Le pont invisible

Du même auteur

Comment respirer sous l'eau
Éditions de l'Olivier, 2005

JULIE ORRINGER

Le pont invisible

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Josée Kamoun

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
en 2010 chez Riverhead,
sous le titre : *The Invisible Bridge*.

ISBN 978-2-82360-262-3

© Julie Orringer, 2010.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour les frères Zahav

« *O tempora ! O mores ! O mekkora nagy córesz.*
Ô temps ! Ô mœurs ! Ô terrible *tsuris*. »

Soucis du marais
Journal du STO hongrois
camp de Bánhida, 1939

« La canonnade en Bulgarie, intense, gronde,
percute la montagne, hésite, puis s'effondre ;
chaos d'hommes, de bêtes, de pensées, d'attelages,
la route cabrée hennit sous la crinière des nuages.
Mais ton image demeure dans ce grand bousculement,
au fond de moi lumineuse, et stable éternellement,
tel l'ange qui fait silence devant le monde détruit,
l'insecte qui fait le mort au creux de l'arbre pourri. »

Miklós Radnóti, *Razglednice,* août 1944
(Traduction de Jean-Luc Moreau)

« C'est
Comme si je gisais
Sous le ciel
Bas et respirais
Par le chas d'une aiguille. »

W.G. Sebald, *Irraconté*

PREMIÈRE PARTIE

Rue des Écoles

Chapitre 1

Une lettre

Un jour, il lui raconterait que leur histoire avait commencé à l'Opéra royal, la veille de son départ à Paris par l'Express de l'Europe de l'Ouest. C'était en 1937 ; en septembre ; une soirée froide pour la saison. Son frère avait tenu à l'emmener à l'Opéra pour fêter l'événement. On donnait *Tosca*, et ils avaient des places au poulailler. Ils n'avaient donc pas droit aux grandes portes de marbre cintrées, à la façade aux chapiteaux corinthiens, à l'entablement héroïque. Il leur fallut entrer par une humble porte latérale, où un individu rougeaud contrôlait les billets sur un plancher éraflé, devant des affiches de spectacles qui s'effritaient sur les murs. Des filles en robe au genou montaient les escaliers au bras de jeunes gens en costume élimé ; des retraités se chamaillaient avec leurs épouses chenues au fil des cinq volées de marches. Là-haut, c'était un joyeux brouhaha ; un salon de rafraîchissements tendu de miroirs avec des banquettes de bois, dans un nuage de fumée de cigarette. Tout au fond, une porte débouchait sur la salle de concert, immense caverne éclairée à l'électricité, avec une Olympe au plafond et des balcons à festons dorés. András n'avait jamais imaginé qu'il viendrait voir un opéra ici, et il n'y serait jamais venu, en effet, si Tibor n'avait pas pris les billets. Mais Tibor considérait qu'on ne saurait vivre à Budapest sans assister au moins une fois à une représentation de Puccini à l'Operaház, et penché sur le garde-corps, il était en train de lui désigner la loge de l'amiral

Horthy, avec pour unique occupant, ce soir-là, un général d'âge vénérable en dolman de hussard. Bien plus bas, des ouvreurs en smoking conduisaient à leur place des hommes et des femmes, ceux-là en habit, celles-ci des brillants plein la chevelure.

– Ah, si Mátyás voyait ça… dit András.

– Il le verra, Andráska. Il viendra à Budapest sitôt son baccalauréat en poche, et au bout d'un an, il en aura marre de cette ville.

András ne put s'empêcher de sourire. Tibor et lui avaient emménagé dans la capitale dès leur sortie du gimnázium de Debrecen. Ils avaient grandi à Konyár, minuscule village des plaines de l'Est, et pour eux aussi, Budapest figurait naguère le nombril du monde. À présent, Tibor projetait d'aller faire des études de médecine en Italie, et András, installé dans la capitale depuis un an, partait étudier à Paris. Jusqu'au jour où l'École spéciale d'architecture l'avait sollicité, ils avaient toujours cru que Tibor serait le premier à quitter le pays. En effet, depuis trois ans, celui-ci travaillait le jour comme vendeur dans une boutique de chaussures de Váci utca pour réunir de quoi payer ses études, et potassait ses livres de médecine la nuit avec l'énergie du désespoir. Lorsque András était venu habiter chez lui, un an plus tôt, il semblait déjà sur le départ. Reçu à ses examens, il s'était inscrit à l'école de médecine de Modène. Il pensait obtenir son admission et son visa d'étudiant en six mois. Mais l'école l'avait mis sur liste d'attente avec d'autres postulants étrangers, et on lui avait expliqué qu'il lui faudrait peut-être patienter un an ou deux avant d'être intégré.

Tibor n'avait pas soufflé mot de sa situation depuis qu'András s'était vu attribuer une bourse, et n'avait jamais laissé paraître la moindre envie à son égard. Au contraire, il avait offert ces billets d'opéra et aidé son frère dans ses projets. Maintenant que les lumières s'éteignaient et que l'orchestre s'accordait, András se sentait rougir intérieurement : dans la situation inverse, il se serait certes réjoui pour son frère, mais il aurait sans doute eu du mal à dissimuler sa jalousie.

D'une porte latérale dans la fosse d'orchestre surgit un grand échalas à la chevelure en flammèches blanches, qui s'avança dans la lumière d'un projecteur ; il se dirigea vers le podium sous les acclamations du public et dut saluer trois fois et lever les mains dans un geste de capitulation pour obtenir le silence ; alors, il se tourna vers les musiciens en levant sa baguette. Après un instant de palpitation muette, une lame de fond venue des cuivres et des cordes envahit la poitrine d'András, gonflant sa cage thoracique à la faire exploser. Le rideau de velours se leva, découvrant l'intérieur d'une cathédrale italienne reproduite dans ses moindres détails avec une exactitude scrupuleuse. Des vitraux diffusaient une lumière d'ambre et d'azur et une Marie Madeleine encore inachevée se profilait, fresque fantomatique, sur un mur de plâtre. Un prisonnier en pyjama rayé se glissa dans l'église pour se tapir dans les ténèbres d'une chapelle latérale. Un peintre entra à son tour pour travailler à sa fresque, suivi du sacristain bien décidé à lui faire nettoyer brosses et chiffons avant l'office suivant. Enfin arriva la diva Tosca, ses jupons carmin dansant sur ses chevilles. Le chant prit son essor et s'envola jusqu'au plafond peint de l'Operaház : la clarinette du peintre Cavaradossi dans sa tessiture de ténor, la basse ronde du fugitif Angelotti, et le soprano sensuel et abricoté de la diva Tosca, jouée par la vraie diva hongroise, Zsuzsa Toronyi. Le son était si matériel, si tangible, qu'il aurait suffi de se pencher au balcon pour en attraper de pleines poignées, se dit András : tout l'édifice s'était fait instrument ; il lui donnait du volume, le parachevait, l'amplifiait, lui prêtait sa forme architecturale.

– Je ne suis pas près d'oublier ça, chuchota-t-il à son frère.

– Tu n'as pas intérêt, lui chuchota Tibor en retour. Je compte bien que tu m'emmènes à l'Opéra quand je viendrai te voir à Paris.

À l'entracte, ils allèrent boire du café dans de petites tasses au salon de rafraîchissements, et discutèrent de ce qu'ils venaient de voir. Fallait-il comprendre le refus du peintre de trahir son

amie comme un acte de loyauté et d'abnégation, ou comme une bravade pour la gloriole ? L'héroïsme avec lequel il subissait ensuite la torture était-il une sublimation de son amour charnel pour Tosca ? Quant à Tosca elle-même, aurait-elle poignardé Scarpia si sa profession ne l'avait pas rompue aux pratiques du mélodrame ? Cet échange procurait à András un plaisir doux-amer; enfant, il avait passé des heures à écouter Tibor débattre de philosophie, de sport et de littérature avec ses camarades, et il languissait du jour où il pourrait enfin dire à son frère quelque chose de spirituel, d'incisif. À présent qu'ils se retrouvaient sur un pied d'égalité ou presque, voilà qu'un train allait l'emporter à des centaines de kilomètres.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda Tibor, en posant sa main sur la manche de son cadet.

– C'est la fumée, dit András, qui détourna les yeux en toussant.

Il fut soulagé lorsque les lumières baissèrent, annonçant la fin de l'entracte.

Après le troisième acte et les innombrables rappels – qui avaient vu Tosca et Cavaradossi renaître comme par miracle, et l'affreux Scarpia sourire benoîtement en recevant une brassée de roses rouges –, András et Tibor se dirigèrent d'un pas décidé vers la sortie en fendant la foule dans les escaliers. Dans le ciel nocturne une pâle gerbe d'étoiles piquetait le lavis des lumières de la ville. Tibor prit son frère par le bras et l'entraîna du côté d'Andrássy út, où les trois grandes arches de marbre de l'entrée principale livraient passage aux spectateurs de l'orchestre et du premier balcon.

– Je veux que tu jettes un coup d'œil au grand foyer, on va dire à l'ouvreur qu'on a oublié quelque chose dans la salle.

András franchit à sa suite l'arche centrale et se retrouva sous le lustre monumental du hall d'entrée, où un escalier de marbre à double volée s'élevait vers la galerie. Des hommes et des femmes en tenue de soirée étaient en train de le descendre, mais András n'avait d'yeux que pour l'architecture : les moulures à godrons qui bordaient

l'escalier, les entretoises au-dessus, les chapiteaux corinthiens roses soutenant la galerie. C'était Miklós Ybl, un Hongrois originaire de Székesfehérvár, qui avait remporté le concours d'architectes pour l'Opéra ; à l'occasion de ses huit ans, le père d'András lui avait offert le livre de ses dessins d'architecture, et l'enfant était souvent resté des après-midi entiers à étudier cet édifice. Pris dans le flot du public qui quittait la salle, il leva les yeux vers la coupole, tentant de réconcilier la version en trois dimensions avec les dessins de son souvenir, si absorbé qu'il ne vit pas que quelqu'un s'était arrêté devant lui et lui adressait la parole. Il dut cligner les yeux et faire le point sur la dame, sorte de colombe majestueuse, un manteau sombre sur les épaules, qui lui semblait dire « pardon ». Il s'inclina et s'effaça pour lui laisser le passage.

– Mais non, mais non, ne bougez pas, surtout. Quelle chance pour moi de tomber sur vous ; je n'aurais jamais deviné comment vous trouver sinon.

Il fit un effort pour se rappeler où et quand il avait bien pu la rencontrer. Une rivière de diamants scintillait à son cou, de sa pelisse s'échappaient les flots de soie vieux rose de sa jupe. Ses cheveux bruns étaient coiffés en un casque aux bouclettes serrées. Elle lui prit le bras et l'entraîna sur le parvis.

– C'était bien vous, à la banque, l'autre jour, n'est-ce pas ? Le jeune homme à l'enveloppe pleine de francs ?

Maintenant, il la reconnaissait. C'était Elza Hász, l'épouse du directeur de la banque. Il l'avait déjà vue à la grande synagogue de Dohány utca, où Tibor et lui assistaient parfois à l'office du vendredi soir. L'autre jour, à la banque, il l'avait bousculée en traversant le hall d'entrée ; elle en avait laissé tomber son carton à chapeaux rayé, et lui son enveloppe – de sorte que les billets vert et rose étaient allés virevolter à leurs pieds comme des confettis. Il avait époussetté le carton à chapeaux, le lui avait rendu, puis il l'avait regardée disparaître par une porte surmontée d'un panneau Privé.

– Vous semblez être de l'âge de mon fils, était-elle en train de lui dire. Et si j'en juge par les billets que vous veniez de changer, vous partez faire vos études à Paris.

– Demain après-midi, répondit-il.

– Il faut que vous me rendiez un grand service. Mon fils est aux Beaux-Arts, et j'aimerais que vous lui apportiez un paquet. Cela vous ennuierait-il beaucoup ?

Il mit un instant à lui répondre. Accepter d'acheminer un paquet jusqu'à Paris signifierait qu'il partait pour de bon, qu'il se disposait à quitter ses parents et son pays pour pénétrer en Europe de l'Ouest, vaste terra incognita.

– Où habite-t-il, votre fils ?

– Mais au Quartier latin, bien sûr ! dit la dame en riant. Dans un galetas de peintre, sous les toits, et non dans une ravissante villa comme notre Cavaradossi. Enfin, il me dit tout de même qu'il a l'eau chaude et la vue sur le Panthéon. Ah, voilà la voiture !

Une berline grise venait de s'arrêter le long du trottoir, et Mme Hász fit signe au chauffeur.

– Passez demain avant midi, au 26 Benczúr utca. J'aurai tout fait préparer.

Et serrant le col de son manteau contre sa gorge, elle se précipita dans la voiture sans se retourner vers lui.

– Eh bien ! s'exclama Tibor qui avait rejoint son frère sur les marches. Si tu me racontais de quoi il s'agit ?

– Je vais jouer la valise diplomatique, Mme Hász veut que je porte un paquet à son fils, qui vit à Paris. On s'est rencontrés à la banque, le jour où j'étais allé changer mes pengő.

– Et tu as accepté ?

– J'ai accepté.

Tibor soupira, son regard effleurant les tramways jaunes qui longeaient le boulevard.

– Qu'est-ce que je vais me barber sans toi, ici, Andráska !

– Allons donc. D'ici une semaine, tu auras une petite amie.

– Tu parles ! Les filles sont folles des vendeurs de chaussures sans le sou.

András sourit.

– Enfin, tu t'attendris un peu sur toi-même ! Je commençais à t'en vouloir d'être aussi généreux, d'avoir un tel sang-froid.

– J'en suis loin, je te tuerais si je m'écoutais. Mais à quoi bon ? Du coup, ni toi ni moi ne partirions à l'étranger.

Il sourit à son tour, mais son regard était grave derrière ses lunettes à monture d'argent. Il glissa le bras sous celui de son frère et l'entraîna en fredonnant quelques mesures de l'ouverture. Ils n'étaient qu'à deux ou trois rues de leur immeuble ; lorsqu'ils arrivèrent devant l'entrée, ils s'arrêtèrent pour humer une dernière fois l'air de la nuit avant de monter dans leur appartement. Avec les lumières de la ville, le ciel était orange pâle au-dessus de l'Opéra ; on entendait la cloche des tramways résonner sur le boulevard. Dans la pénombre, András trouva Tibor beau comme une légende du cinéma, avec son chapeau crânement incliné sur le côté et son écharpe de soie blanche flottant sur son épaule. Pendant un moment, il vit en lui un homme prêt à s'engager dans une vie passionnante et peu conformiste, un homme bien mieux fait que lui, András, pour sauter d'une voiture de train en terre étrangère et s'y faire sa place. Puis il battit des paupières, tira la clef de sa poche et un instant plus tard ils grimpaient les escaliers quatre à quatre comme deux collégiens.

Mme Hász demeurait près du Városliget, le parc de la ville au château de conte de fées et aux immenses bains rococo en plein air. L'hôtel particulier de Benczúr utca était une villa princière, une meringue de stuc, entourée sur trois côtés de jardins dérobés où des arbres palissés dépassaient d'un mur de pierre blanche. András distingua le chuintement ténu d'une fontaine, le froissement d'un râteau. Adresse insolite pour des juifs, songea-t-il. Pourtant, à l'entrée, il vit une mézouza clouée au chambranle, cylindre d'argent ceint d'un rameau de lierre doré. Lorsqu'il appuya sur la sonnette,

un carillon de cinq notes résonna à l'intérieur. Il entendit des pas claquer sur le marbre, et le bruit de lourds verrous qu'on tirait. Une domestique aux cheveux argentés lui ouvrit la porte et l'introduisit dans un hall surmonté d'une coupole, avec un sol de marbre rose, une table marquetée et une gerbe d'arums dans un vase de Chine.

– Madame est au salon, lui dit la bonne.

Il la suivit sous les voûtes d'un couloir et ils s'arrêtèrent devant une porte derrière laquelle on entendait des voix féminines crescendo, puis decrescendo. Il ne saisissait pas leurs paroles, mais il était clair qu'elles n'étaient pas d'accord. L'une des deux voix monta, monta puis baissa, l'autre, plus posée que la première, monta, insista, et se tut.

– Attendez un instant, dit la bonne qui entra l'annoncer.

À ces mots, il y eut une brève et ultime passe d'armes, comme si le différend portait sur András lui-même. Puis la bonne reparut et le fit entrer dans une vaste et belle pièce bien éclairée, qui sentait la fleur et les toasts beurrés. Sur le sol, des tapis persans rose et or ; des sièges tendus de damas blanc étaient en grande conversation avec une paire de canapés rose saumon, et sur une table basse trônait un bouquet de roses jaunes. Mme Hász s'était levée de son siège, dans un coin de la pièce. À une écritoire, près de la fenêtre, une dame d'âge mûr était assise en robe de veuve, une mantille noire sur la tête. Elle tenait à la main une lettre cachetée, qu'elle posa sur une pile de livres et cala avec un presse-papiers de verre par-dessus. Mme Hász traversa la pièce pour venir à la rencontre d'András et lui tendit une longue main froide.

– Merci d'être venu. Voici ma belle-mère, Mme Hász mère, dit-elle avec un geste de la tête en direction de la dame en noir, une personne menue au visage profondément ridé, qu'András trouva jolie malgré son aura de chagrin – ses grands yeux gris diffusaient une douleur muette.

Il s'inclina et prononça la formule cérémonieuse : *Kezét csókolom*, je vous baise la main.

Mme Hász mère le gratifia d'un signe de tête en retour.

– Alors vous avez accepté de porter un paquet à József ? C'est très gentil de votre part. Je suis convaincue pourtant que vous avez bien d'autres soucis en tête.

– Pensez-vous.

– Nous n'allons pas vous retenir longtemps, reprit Mme Hász jeune. Simon est en train de ranger les dernières bricoles. Je vais sonner pour qu'on vous apporte une collation en attendant, vous m'avez l'air affamé.

– Oh non, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

À vrai dire, l'odeur des toasts venait de rappeler à András qu'il n'avait rien mangé de la matinée ; seulement, il redoutait qu'absorber la moindre nourriture dans cette demeure ne relevât d'un cérémonial au long cours, dont les règles lui échapperaient. En outre, il était pressé ; son train partait dans trois heures.

– Les jeunes gens ont toujours un petit creux à l'estomac, dit Mme Hász jeune, en faisant signe à la bonne, qu'elle renvoya après lui avoir donné ses instructions.

Mme Hász mère abandonna sa chaise devant l'écritoire et fit signe à András de la rejoindre sur le canapé saumon. Il s'exécuta, inquiet à l'idée que ses pantalons laissent une trace sur la soie claire ; il lui aurait fallu une gamme de vêtements bien différents, se dit-il, pour passer une heure dans cette maison en toute quiétude. Mme Hász mère croisa ses mains fines sur ses genoux et lui demanda ce qu'il allait étudier à Paris.

– L'architecture, répondit-il.

– Vraiment ? Alors vous serez camarades d'études, József et vous, aux Beaux-Arts ?

– Moi je serai à l'École spéciale, dit András. Pas aux Beaux-Arts.

Mme Hász jeune s'installa sur le canapé opposé.

– L'École spéciale ? Je n'ai jamais entendu József prononcer ce nom-là.

– C'est plutôt une école professionnelle. En tout cas, c'est ce

que j'ai cru comprendre. Je vais bénéficier d'une bourse Izraelita Hitközség. Un hasard heureux, en somme.

– Un hasard ?

Et András d'expliquer. Le rédacteur en chef de la revue *Passé et Avenir*, qui l'employait, avait soumis quelques-uns de ses dessins de couverture pour une exposition à Paris. Une exposition de jeunes artistes prometteurs de la Mitteleuropa. Ses couvertures avaient été sélectionnées puis exposées ; un professeur de l'École spéciale s'était renseigné sur lui. Le rédacteur en chef lui avait expliqué qu'András voulait devenir architecte, mais qu'il était difficile pour un jeune juif de s'inscrire en architecture dans une faculté hongroise. Un numerus clausus obsolète, qui avait limité le quota des juifs à six pour cent dans les années vingt, pesait encore sur les pratiques d'inscription des universités hongroises. Le professeur de l'École spéciale avait écrit aux uns et aux autres, il avait demandé à son comité de sélection de trouver une place à András pour l'année à venir. L'association de la communauté juive de Budapest, l'Izraelita Hitközség, avait financé les droits d'inscription, le gîte et le couvert. Tout s'était passé en l'espace de quelques semaines, le projet menaçant de capoter à tout instant. Mais il avait abouti, et András partait. Ses cours commençaient dans six jours.

– Ah, s'exclama Mme Hász jeune. Quelle chance ! Et avec une bourse, encore !

Mais à ces derniers mots, elle baissa les yeux, et il éprouva de nouveau ce qu'il éprouvait à l'école de Debrecen : une honte subite, comme si on venait de le déshabiller. Plusieurs fois, il était allé passer un après-midi, le week-end, chez des camarades qui habitaient en ville, dont les parents étaient avocats ou banquiers et qui n'étaient pas obligés de loger chez les pauvres de la ville ; des camarades qui n'avaient pas à partager leur lit avec leur frère, qui portaient des chemises empesées et rentraient manger chez eux tous les jours. Tantôt les mères le traitaient avec une sollicitude

apitoyée, tantôt avec une politesse distante, et il avait toujours cette même impression d'être mis à nu. À présent, il se força à regarder la mère de József en lui répondant :

– Oui, c'est une grande chance.

– Et où allez-vous habiter, à Paris ?

Il frotta ses paumes moites sur ses genoux.

– Au Quartier latin, je suppose.

– Mais à votre arrivée ?

– Je vais demander où les étudiants prennent une chambre, sans doute.

– Allons donc, dit Mme Hász mère, en posant sa main sur celle du jeune homme. Vous irez chez József, voilà tout.

Mme Hász jeune toussota et se lissa les cheveux.

– Il vaudrait mieux ne pas nous engager pour József, dit-elle. Il n'est pas certain qu'il ait une chambre d'amis.

– Quelle snob vous faites, Elza, reprit la vieille dame. M. Lévi rend service à József. Alors József peut bien lui offrir un canapé, quelques jours au moins. Nous allons lui envoyer un télégramme cet après-midi.

– Voici les sandwiches, dit sa belle-fille, visiblement soulagée par cette diversion.

La bonne arrivait en effet avec une table roulante. Outre le service à thé, on y avait posé un présentoir de verre avec une pile de sandwiches d'une blancheur neigeuse. Des pincettes étaient posées sur le socle, comme pour suggérer qu'aucune main humaine ne touchât des sandwiches aussi éthérés. La vieille Mme Hász, s'emparant des pincettes, étagea des sandwiches sur l'assiette d'András, qui n'aurait jamais osé se servir aussi généreusement. Sur ce, Mme Hász jeune en prit un avec les doigts, et il s'autorisa à attaquer l'un des siens, du fromage blanc à l'aneth entre deux tranches de pain de mie moelleux dont on avait retiré la croûte. Des lamelles de poivron jaune, d'une finesse translucide, étaient la seule marque que ces sandwiches avaient été préparés en Hongrie.

Tandis que Mme Hász jeune lui servait une tasse de thé, l'aînée était retournée à son écritoire pour y prendre une carte vierge, lui demandant d'y inscrire son nom et les détails utiles de son voyage. Elle allait télégraphier à József, qui irait le chercher à la gare. Elle lui tendit un stylo au corps de verre et à plume d'or, si fin qu'il eut peur de s'en servir. Penché sur la table basse, il écrivit en majuscules, dans la terreur de casser le stylo ou de faire un pâté sur le tapis persan. Ce furent ses doigts qu'il tacha, ce dont il ne s'aperçut qu'en lançant un regard sur son ultime sandwich : le pain était maculé de violet. Combien de temps lui faudrait-il attendre que le dénommé Simon apparaisse avec le colis destiné à József ? Des coups de marteau retentirent tout au fond du couloir ; il espéra qu'on était en train de clouer la caisse.

Apparemment, la vieille Mme Hász était enchantée de voir qu'il avait mangé tous ses sandwiches. Elle lui adressa un de ses sourires gravés dans la mélancolie.

– Alors ce sera la première fois que vous allez à Paris ?

– Oui, dit András. C'est la première fois que je quitte mon pays.

– Il ne faut pas vous laisser rebuter par l'abord de mon petit-fils, reprit-elle. C'est un gentil garçon, qui gagne à être connu.

– József est un parfait gentleman, intervint Mme Hász jeune, en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux aux boucles serrées.

– C'est très gentil à vous de lui télégraphier mon arrivée, remercia András.

– Mais je vous en prie, fit Mme Hász mère.

Elle rédigea l'adresse de József sur une nouvelle carte et la tendit à András ; un instant plus tard, un majordome en livrée entrait dans le salon, une énorme caisse de bois dans les bras.

– Merci, Simon, dit Mme Hász jeune. Vous pouvez la laisser là.

L'homme posa la caisse sur le tapis et se retira. András jeta un coup d'œil à la pendule dorée sur la cheminée.

– Merci pour les sandwiches. Il serait temps que j'y aille, à présent.

– Un moment, je vous en prie, dit la vieille Mme Hász. J'ai encore quelque chose à vous demander.

Elle retourna à son écritoire et prit la lettre cachetée sous le presse-papiers.

– Excusez-moi, monsieur Lévi, dit Mme Hász jeune, qui se leva et traversa la pièce pour aller à la rencontre de sa belle-mère et poser la main sur son bras. Nous avons déjà fait le tour de la question.

– Alors je ne me répéterai pas, répondit l'aînée en baissant la voix. Retirez votre main, Elza, je vous en prie.

Celle-ci secoua la tête.

– György me donnerait raison. Ce n'est pas prudent.

– Mon fils est un brave homme, mais il ne sait pas toujours ce qui est prudent et ce qui ne l'est pas.

La vieille dame dégagea son bras sans brusquerie et retourna vers le canapé saumon pour tendre l'enveloppe à András. On pouvait y lire le nom C. Morgenstern, suivi d'une adresse à Paris.

– C'est un message pour un ami de la famille, expliqua-t-elle, les yeux fixés sur András. Vous allez peut-être penser que je prends des précautions excessives, mais il est certaines affaires pour lesquelles je ne fais pas confiance à la Poste hongroise. Les objets se perdent, vous savez, ils tombent entre des mains malveillantes.

Tout en parlant, elle le dévisageait, comme pour lui signifier de ne pas lui faire préciser ce qu'elle voulait dire, ni quelles affaires délicates requéraient de telles précautions.

– Si vous le voulez bien, je préférerais que vous n'en disiez rien à personne, et surtout pas à mon petit-fils. Il vous suffira d'acheter un timbre en arrivant à Paris et de glisser la lettre dans la première boîte venue. Vous me rendrez un immense service.

András glissa l'enveloppe dans sa poche de poitrine.

– C'est chose bien facile.

Mme Hász jeune était figée devant l'écritoire, le feu aux joues sous son voile de poudre. Elle avait gardé une main sur la pile de livres, comme si elle avait le pouvoir de rappeler la lettre à travers

la pièce et de la reprendre. Mais il n'y avait plus rien à faire, András le voyait bien. La vieille dame avait gagné, quant à la plus jeune, il ne lui restait plus qu'à faire comme si de rien n'était. Elle se ressaisit et, lissant sa jupe grise, retourna auprès d'András.

– Eh bien, dit-elle en croisant les bras, affaire conclue, je crois. J'espère que mon fils vous sera utile à Paris.

– J'en suis persuadé, répondit András. C'est cette caisse que vous voulez que je lui apporte ?

– C'est bien elle, répondit-elle en la désignant de la main.

La caisse était si grosse qu'on aurait pu y loger deux paniers de pique-nique. En la soulevant, András sentit ses entrailles se crisper. Il fit quelques pas mal assurés vers la porte.

– Grands dieux, dit Mme Hász jeune, vous allez y arriver ?

András se risqua à hocher la tête sans souffler mot.

– Oh non, il ne faut pas que vous fassiez d'efforts excessifs.

Elle appuya sur un bouton dans le mur, et un instant plus tard, Simon reparaissait. Il prit la caisse des mains d'András et se dirigea à grands pas vers l'entrée de la maison. András le suivit et la vieille Mme Hász l'accompagna dans l'allée du jardin, où la longue voiture grise l'attendait déjà. Apparemment, les deux femmes avaient décidé de le faire raccompagner chez lui. C'était une voiture de marque anglaise, une Bentley. Si seulement Tibor l'avait vue !

Mme Hász mère posa la main sur sa manche.

– Merci pour tout, lui dit-elle.

– Mais je vous en prie, fit András, qui s'inclina pour la saluer.

Elle lui serra le bras et rentra dans la maison ; la porte se referma sur elle sans un bruit. Comme la voiture démarrait, il se surprit à se tordre le cou pour jeter un dernier regard à la maison. Il en scruta les fenêtres, sans savoir au juste ce qu'il s'attendait à y voir. Pas le moindre mouvement, pas le moindre rideau qui palpitât, pas de visage qui se montrât. Il se figurait Mme Hász jeune revenue au salon dans un mutisme excédé, et sa belle-mère se retranchant

au plus profond de la demeure couleur de meringue, dans une pièce encombrée de meubles qui semblaient l'étouffer, une pièce dont la vue extérieure ne la consolait pas. Il se retourna et, posant le bras sur la caisse destinée à József, donna pour la dernière fois son adresse de Hársfa utca.

Chapitre 2

L'Express de l'Europe de l'Ouest

Bien entendu, il parla de la lettre à Tibor ; comment lui cacher un pareil secret ? Dans la chambre qu'ils partageaient, son frère leva l'enveloppe vers la lumière ; elle était cachetée par un sceau de cire rouge au chiffre de Mme Hász mère.

– Qu'est-ce que tu en dis ? s'enquit András.

– Des intrigues dignes d'un opéra, répondit Tibor avec un sourire. La flamme secrète d'une vieille dame aggrave sa défiance envers la Poste. Ce doit être un ancien soupirant, ce Morgenstern qui habite rue de Sévigné. Et voilà que tu viens d'entrer dans le jeu de leurs amours.

András glissa la lettre dans sa valise, en se recommandant intérieurement de ne pas l'y oublier. Puis il consulta pour la cinquantième fois son pense-bête et découvrit qu'il ne lui restait plus qu'à partir pour Paris. Voulant économiser la course en taxi, les deux frères empruntèrent une brouette à l'épicier du coin et c'est ainsi qu'ils poussèrent la valise d'András et l'énorme caisse de József jusqu'à la gare Nyugati. Au guichet, un litige les attendait : apparemment, le passeport d'András avait un aspect trop neuf pour être authentique. Il fallut faire venir un employé des douanes, puis son supérieur hiérarchique et enfin un *über*-fonctionnaire vêtu d'un pardessus constellé de boutons dorés, qui tança ses subalternes pour l'avoir arraché à ses devoirs. L'incident était clos. Mais quelques minutes plus tard, en fouillant dans sa sacoche de cuir, András réussit à faire tomber le passeport entre le quai et le

train. Plein de sollicitude, un monsieur leur prêta son parapluie, avec lequel Tibor fit glisser l'objet jusqu'à un endroit accessible.

– Eh bien, ma foi, il a l'air authentique, à présent, commenta-t-il en tendant le livret à son frère : le passeport était maculé de crasse et déchiré au coin où Tibor l'avait embroché. András le remit dans sa poche, et ils allèrent se présenter à la porte de la voiture de troisième classe, où un contrôleur en képi rouge et or accueillait les passagers.

– Bon, dit Tibor, il est sûrement l'heure que tu cherches ta place.

Ses yeux s'embuaient derrière ses lunettes, il posa la main sur le bras d'András.

– À partir de maintenant, conserve-le précieusement, ce passeport.

– Ne t'inquiète pas, dit András sans faire mine de monter dans le train.

La magnifique ville de Paris l'attendait ; il avait un tel trac que la tête lui tournait tout à coup.

– En voiture tout le monde, lança le contrôleur.

Tibor embrassa András sur les deux joues et le serra contre lui longuement. Lorsqu'ils partaient en pension, leur père leur mettait toujours une main sur la tête pour dire la prière des voyageurs avant de les laisser monter en voiture ; à présent Tibor récitait à voix basse les mots de cette prière : « Dieu guide tes pas vers la sérénité, qu'il te garde de tomber entre les mains de tes ennemis. Puisse-t-il t'épargner toute infortune terrestre et t'accorder sa miséricorde, et celle de tous ceux que tu croiseras. » Il embrassa András une fois de plus.

– Quand tu reviendras, lui dit-il, tu seras un homme du monde, un architecte. Je compte bien que tu me construises une maison, tu m'entends ?

András ne pouvait plus parler. Il poussa un long soupir, les yeux fixés sur le ciment lisse du quai, où des étiquettes à bagages étaient venues se coller dans une profusion cosmopolite – Allemagne, France, Italie. Ses liens avec son frère étaient d'une nature viscérale,

vasculaire, des liens de frères siamois ; se séparer sur ce quai lui semblait tout aussi impensable que de cesser de respirer. Le train siffla.

Tibor retira ses lunettes et écrasa une larme.

– Ça suffit, dit-il. On se revoit bientôt, vas-y, maintenant.

Peu après la tombée de la nuit, András se prit à regarder par la vitre une petite ville aux panneaux et enseignes tout en allemand. Le train avait dû passer la frontière à son insu. Pendant qu'il dormait, son recueil de poèmes de Petőfi sur les genoux, ils avaient quitté l'îlot enclavé qu'était la Hongrie pour entrer dans le vaste monde. Il mit ses mains en visière contre la vitre, cherchant des passants autrichiens dans les petites rues, mais il n'en vit aucun. Peu à peu, les maisons se firent plus petites et se raréfièrent, la ville alla se perdre dans le paysage. Des granges autrichiennes, spectrales sous le clair de lune, des vaches autrichiennes, un char à bœufs autrichien, avec une montagne de foin argenté. Au loin, contre le ciel bleu nuit, le bleu plus soutenu des montagnes. Il baissa la vitre de quelques centimètres ; l'air était vif, il sentait le feu de bois.

Il éprouvait la sensation étrange de ne plus savoir qui il était, d'avoir quitté les territoires cartographiés de sa propre existence. C'était tout le contraire de ce qu'il ressentait quand il rentrait chez ses parents à Konyár. Lors de ces retours dans le berceau familial, il se faisait l'effet de plonger en lui-même, dans la quintessence de son être, miniature au centre des poupées russes de sa mère sur le bord de la fenêtre de la cuisine. Mais qui croyait-il être, à présent, cet András Lévi, dans ce train qui traversait l'Autriche en direction de l'ouest?

Avant de quitter Budapest, il avait à peine réfléchi à son peu de préparation pour une aventure pareille : cinq ans d'études dans une école d'architecture à Paris. Encore, à Vienne ou à Prague, il aurait pu s'en sortir. Il avait toujours eu de très bonnes notes en allemand, langue qu'il apprenait depuis ses douze ans. Mais c'était

Paris et son École spéciale qui le réclamaient, et désormais, il lui faudrait se débrouiller avec ses deux ans de français, dont il ne lui restait que quelques rudiments : les aliments, les parties du corps, quelques formules de politesse. Comme tous les garçons de son lycée, à Debrecen, il avait mémorisé les noms français des positions sexuelles représentées sur une série de vieilles photos que les élèves se repassaient de génération en génération : *la croupade, les ciseaux, à la grecque** [1]. Les cartes postales étaient si vieilles, elles avaient été si souvent manipulées, que ces couples aux corps imbriqués n'étaient plus que des spectres d'argent, et encore, à condition de les mettre dans la lumière sous un certain angle. Que savait-il d'autre, en français ? Et au fait, que savait-il de la France ? Il savait que la Méditerranée la baignait au sud, l'Atlantique à l'ouest. Il avait une vague notion des mouvements de troupes pendant la Grande Guerre. Il connaissait comme il se doit l'existence des cathédrales gothiques, Reims, Chartres, Notre-Dame de Paris. Il connaissait l'existence du Sacré-Cœur et du Louvre. Et puis c'était à peu près tout. Au cours des quelques semaines qu'il avait eues pour ses préparatifs, il avait trituré les pages d'une antique méthode achetée deux sous chez un bouquiniste de Szent István körút et datant sans doute d'avant la Grande Guerre. On y trouvait des phrases du genre : *Où pourrai-je louer un équipage de chevaux ?* et *Je suis hongrois, mais mon ami est prussien*.

La semaine précédente, il était rentré chez lui à Konyár pour faire ses adieux à ses parents, et tout d'un coup, en se promenant dans le verger avec son père, après dîner, il s'était ouvert de ses inquiétudes auprès de celui-ci. Lui qui s'était promis de n'en rien faire ! Par un accord tacite les garçons et leur père considéraient que, en vrais Hongrois, ils ne devaient jamais montrer le moindre signe de faiblesse, fût-ce dans les circonstances les plus difficiles. Mais entre les rangées de pommiers, entravé dans sa marche par

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

l'herbe haute, il avait ressenti l'urgence de parler. Pourquoi, s'était-il demandé à haute voix, pourquoi s'était-il tant distingué parmi tous les artistes ayant envoyé une œuvre à l'exposition parisienne ? Pourquoi le comité de sélection avait-il décidé de lui accorder sa préférence, à lui plutôt qu'à un autre ? À supposer que les pièces envoyées aient eu un insigne mérite, comment affirmer qu'il allait en produire d'autres de même qualité, ou encore, considération plus pertinente, qu'il allait réussir dans des études d'architecture, discipline fondamentalement différente de toutes celles qu'il avait pratiquées jusque-là ? Au mieux, expliqua-t-il à son père, il profitait d'une confiance mal placée, au pire, il n'était qu'un imposteur.

Son père éclata de rire.

– Un imposteur ? Toi qui me lisais le livre sur Miklós Ybl à l'âge de huit ans ?

– Aimer l'art est une chose, s'y illustrer en est une autre.

– Il fut un temps où les hommes étudiaient l'architecture parce qu'ils y voyaient une noble occupation.

– Il en est de plus nobles. La médecine, par exemple.

– Ça, c'est le talent de ton frère. Tu as le tien, et en plus, à présent, tu vas avoir du temps et de l'argent pour le cultiver.

– Et si j'échoue ?

– Eh bien alors, tu auras quelque chose à raconter.

András ramassa une branche et se mit à fouetter les hautes herbes.

– J'ai l'impression d'être un égoïste. Partir étudier à Paris, et aux frais de quelqu'un d'autre, qui plus est.

– Tu partirais à mes frais si j'en avais les moyens, tu peux me croire. Je ne veux pas que tu estimes être un égoïste.

– Et si tu attrapes une pneumonie, comme l'hiver dernier ? La scierie ne va pas se diriger toute seule.

– Pourquoi pas ? J'ai le contremaître et cinq bons scieurs. Et puis Mátyás n'est pas loin, s'il fallait du renfort.

– Mátyás, ce petit corbeau ? (András secoua la tête.) Il faudrait

déjà que tu l'attrapes, et quand bien même, tu aurais vraiment de la chance si tu pouvais en tirer quoi que ce soit.

– Oh ça, le faire travailler, j'y arriverais, c'est plutôt que je n'y tiens pas. Ce petit misérable aura assez de mal à décrocher ses diplômes avec toutes les bêtises qu'il a faites cette année. Tu sais qu'il est entré dans une espèce de troupe de danseurs ? Il se produit dans un club, le soir, si bien que le matin, il sèche les cours.

– Je suis au courant. Raison de plus pour que je n'aille pas étudier si loin. Quand il sera à Budapest, il faudra que quelqu'un veille sur lui.

– Ce n'est pas ta faute si tu ne peux pas rester à Budapest pour tes études. Tu es tributaire des circonstances. Je sais ce que c'est. Mais il faut bien que tu fasses avec ce que tu as.

András comprit de quoi parlait son père. Celui-ci avait étudié à la yeshiva de Prague et se destinait à être rabbin, lorsque son propre père était mort prématurément ; par la suite, entre vingt et trente ans, le cortège de drames qu'il avait connu aurait poussé un homme plus faible au désespoir. Et puis sa chance avait tourné, de telle sorte que les gens du village étaient convaincus que le Tout-Puissant lui témoignait sa miséricorde et sa faveur. Mais András savait que tout ce qu'il lui était advenu de bon, il ne le devait qu'à sa persévérance et son opiniâtreté.

– C'est une bénédiction que tu partes à Paris, dit son père. Il vaut mieux que tu quittes ce pays où les juifs se font forcément l'effet d'être des citoyens de second ordre. Et ça ne va pas s'arranger après ton départ, je t'en réponds, même si l'on peut espérer que ça ne s'aggrave pas.

À présent, dans la pénombre de cette voiture en route vers l'ouest, les mots lui revenaient en mémoire. L'inquiétude qu'il avait exprimée à son père en cachait une autre, il le comprenait. Il se rappela un fait divers, lu dans le journal peu de temps auparavant, une histoire abominable qui s'était passée en Pologne, dans la ville de Sandomierz. Au milieu de la nuit, on avait fracassé les vitrines

du quartier juif pour y jeter de petits projectiles enveloppés dans du papier. En ouvrant les paquets, les commerçants avaient découvert des sabots de chèvre sciés, accompagnés de l'inscription : « Les juifs ont des pieds fourchus. »

Rien de tel ne s'était jamais produit à Konyár. Juifs et non-juifs y vivaient en assez bonne intelligence depuis des siècles. Mais le ver était dans le fruit, András le savait. À l'école primaire de Konyár, ses camarades le traitaient de *Zsidócska*, petit juif ; quand il allait se baigner avec eux, il avait honte d'être circoncis. Un jour, ils l'avaient maîtrisé pour enfoncer un petit bout de saucisse de porc entre ses mâchoires serrées. Les aînés de ces garçons avaient tourmenté Tibor, leurs cadets avaient attendu Mátyás sur le chemin de l'école. Maintenant qu'ils étaient des hommes, ces enfants de Konyár, comment lisaient-ils ces faits divers polonais ? Ce qui était pour lui une atrocité, y voyaient-ils une simple licence, voire un acte légitime ? Il appuya la tête contre la fraîcheur de la vitre et se perdit dans le paysage étranger, découvrant avec étonnement sa grande ressemblance avec le plat pays de ses origines.

Le train s'arrêta en gare de Vienne, une gare d'une majesté inédite pour lui. La façade, haute de dix étages, se composait de panneaux vitrés montés sur une armature de métal doré ; les piliers s'ornaient de rinceaux, de fleurs et de chérubins qui auraient mieux convenu à un boudoir qu'à une gare. András descendit du wagon, alléché par une odeur de pain qui le mena tout droit au chariot où une dame à coiffe blanche vendait des bretzels. Mais elle refusa ses pengő et ses francs, lui expliquant ce qu'il lui fallait faire dans un allemand têtu, en lui montrant du doigt le guichet du bureau de change. Or il y avait à ce guichet une longue file d'attente qui serpentait jusqu'au coin d'un quai. Il considéra la pendule et la pile de bretzels. Cela faisait huit heures qu'il avait dégusté les délicats sandwiches de la demeure de Benczúr utca.

Il sentit qu'on lui tapait sur l'épaule et découvrit en se retournant le monsieur de la gare Nyugati, celui qui avait prêté son parapluie à Tibor pour leur permettre de récupérer le passeport. L'homme était vêtu d'un complet de voyage gris et d'un pardessus léger ; une chaîne de montre à l'éclat patiné dépassait de son gousset. Il était grand et corpulent, les ondulations de sa chevelure sombre dégageaient un vaste front bombé. Il avait à la main une serviette luisante et un numéro de la *Revue du cinéma**.

– Permettez-moi de vous offrir un bretzel, j'ai de la monnaie locale.

– Mais vous avez déjà été si gentil, objecta András.

L'homme s'avança et prit deux bretzels, dont ils se régalèrent sur un banc voisin. Il tira de sa poche un mouchoir brodé à ses initiales, qu'il déplia sur ses genoux.

– Je préfère de loin un bretzel qui sort du four à ce qu'on sert au wagon-restaurant, commenta-t-il. Et puis les passagers de première sont souvent des raseurs de première.

András acquiesça sans rien dire, tout en mangeant. Le bretzel était encore chaud ; le sel lui pétillait sur la langue.

– Vous allez au-delà de Vienne, je suppose, ajouta l'homme.

– À Paris, risqua András. Je pars faire mes études.

L'homme tourna vers lui des yeux encadrés de rides profondes et l'observa avec attention un bon moment.

– Futur savant, homme de loi ?

– Architecte.

– À la bonne heure. Voilà un art appliqué.

– Et vous ? Quelle est votre destination ?

– La même que la vôtre. Je dirige un théâtre, à Paris, le Sarah-Bernhardt. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que c'est le théâtre qui me dirige – maîtresse exigeante, hélas. Le théâtre, c'est un art qui n'a rien d'un art appliqué, on peut le dire.

– Faut-il que l'art le soit ?

– Certes non, dit l'homme en riant. Vous allez au théâtre ?

– Pas assez souvent.

– Il faudra venir au Sarah-Bernhardt, alors. Présentez ma carte au guichet et dites que vous venez de ma part. Dites que vous êtes mon *compatriote**.

Il tira une carte de visite d'un étui en or et la lui tendit : *Novak Zoltán, metteur en scène. Théâtre Sarah-Bernhardt.*

András avait entendu parler de Sarah Bernhardt, mais il n'en savait pas grand-chose.

– Est-ce que Mme Sarah Bernhardt y jouait ? Ou même (il hésita) y joue encore ?

L'homme replia le papier qui enveloppait son bretzel.

– Elle y a joué. Pendant bien des années. À l'époque, il s'appelait le Théâtre de la Ville. Mais c'était avant mon arrivée. Mme Bernhardt est morte depuis longtemps, hélas.

– Je suis ignare, dit András.

– Pas du tout. Vous me rappelez ce que j'étais à votre âge, quand je suis arrivé à Paris. Tout se passera très bien pour vous. Vous êtes un jeune homme de bonne famille. J'ai bien vu comment votre frère veillait sur vous, à la gare. Gardez ma carte, en tout cas. Zoltán Novak.

– András Lévi.

Ils se serrèrent la main, puis retournèrent à leurs voitures respectives, Novak dans son wagon-lit de première, András à la frugalité de sa troisième classe.

Il lui fallut encore deux jours pour arriver à Paris, deux jours à traverser l'Allemagne en s'enfonçant à la source même de cette terreur croissante qui irradiait l'Europe. À Stuttgart, le train s'arrêta le temps de réparer une avarie mécanique, et András avait tellement faim que la tête lui tournait. Il se résolut donc à changer un peu de francs en Reichsmark pour acheter quelque chose à manger. Au bureau de change, une matrone plus ou moins édentée, en tunique grise, lui fit signer un papier où il s'engageait à dépenser

tout l'argent changé à l'intérieur des frontières allemandes. Il voulut entrer dans un café proche de la gare pour y prendre un sandwich, mais sur la porte, on avait affiché un petit panneau écrit en lettres gothiques : « On ne sert pas les juifs. » De l'autre côté de la porte vitrée, une jeune fille lisait un illustré derrière le présentoir à gâteaux. Elle devait avoir quinze ou seize ans et portait un mouchoir blanc sur la tête, une fine chaîne d'or autour du cou. Elle leva les yeux et lui sourit. Il recula d'un pas, regardant les marks dans sa main – sur une face, l'aigle à deux têtes tenant entre ses serres une croix gammée dans une couronne de lauriers, sur l'autre le profil, moustachu, de Paul von Hindenburg –, puis de nouveau la fille de la boutique. Ses Reichsmark ne représentaient que quelques gouttes dans le réseau sanguin de cette vaste économie, mais tout à coup, il ressentait l'urgence de s'en débarrasser ; il refusait de manger les aliments qu'ils lui auraient permis d'acheter, quand bien même il aurait trouvé une boutique où les juifs n'étaient pas *unerwünscht*, indésirables. Aussitôt, après s'être assuré qu'on ne le voyait pas, il s'agenouilla et fit tomber les pièces par la bouche sonore d'une buse de délestage. Ensuite, il remonta dans le train sans avoir rien mangé, et ce fut la faim au ventre qu'il parcourut les dernières centaines de kilomètres en terre allemande. Sur le quai de la moindre gare, des drapeaux nazis flottaient dans le sillage du train. Le drapeau rouge à croix gammée cascadait sur la façade des immeubles ; il décorait les auvents, apparaissait en réduction entre les mains des écoliers qui circulaient d'un pas martial dans une cour d'école, le long des voies. Lorsqu'ils passèrent enfin la frontière pour entrer en France, András eut l'impression qu'il retenait son souffle depuis des heures.

Ils traversèrent des campagnes vallonnées, des hameaux aux maisons à colombages et d'interminables banlieues plates, puis enfin les arrondissements extérieurs de Paris, pour entrer en gare à onze heures du soir. Encombré par son pardessus, sa serviette de cuir et son carton à dessin, András s'avança dans le couloir et

descendit sur le quai. Sur le mur d'en face, un panneau de quinze mètres de haut montrait de jeunes soldats à l'air grave, éblouis par la détermination, qui partaient pour la Grande Guerre. Sur un autre mur, une série de bannières en tissu célébraient une bataille plus récente – qui avait dû se dérouler en Espagne, à en juger par les uniformes. Au-dessus des haut-parleurs grésillaient en français, tandis que sur le quai, dans la foule des voyageurs, le timbre assourdi du français, les intonations chantantes de l'italien entraient en résonance avec les accents plus gutturaux de l'allemand, du polonais et du tchèque. András scrutait la cohue pour y apercevoir un jeune homme en pardessus coûteux qui chercherait lui-même quelqu'un. Il n'avait pas demandé à quoi ressemblait József, ni qu'on lui montre une photo ; il ne lui était pas venu à l'esprit qu'ils puissent avoir du mal à se reconnaître. Il y avait de plus en plus de passagers sur le quai, de plus en plus de Parisiens venus les accueillir, mais de József, nulle trace. Au milieu de cette pagaille, András aperçut Zoltán Novak ; une femme en manteau à col de fourrure, coiffée d'un élégant chapeau, se jeta à son cou ; il l'embrassa et l'entraîna dans la gare, suivi par des porteurs lestés de ses bagages.

András alla récupérer sa valise et l'énorme caisse destinée à József, puis il resta à attendre, alors que la foule se densifiait, pour se dissiper ensuite. Quant au jeune homme à la démarche vive, futur mentor de sa vie parisienne, il ne se montrait pas. András s'assit sur la malle de bois ; la tête lui tournait tout à coup. Il lui fallait trouver où dormir ; il lui fallait manger. Dans quelques jours à peine, il devrait se présenter à l'École spéciale pour y entreprendre ses études. À la lumière des phares de voitures, dehors, il avisa une rangée de portes signalant Sortie ; un quart d'heure s'écoula, puis un autre, et toujours pas de József en vue.

Plongeant la main dans sa poche de poitrine, il en sortit la carte épaisse où Mme Hász mère avait écrit l'adresse de son petit-fils. C'était la seule indication qu'il possédait. Pour six francs, il recruta

un porteur à face de morse qui l'aida à charger sa valise et la caisse dans un taxi. Il donna au chauffeur l'adresse de József et ils démarrèrent en trombe pour le Quartier latin. En chemin, le chauffeur l'abreuva de propos facétieux dans un français auquel il ne comprit goutte.

Il voyait à peine les quartiers qu'ils traversaient. Dans le halo des lampadaires, le brouillard roulait en volutes, le vent rabattait des feuilles mouillées contre les vitres de la voiture. Les immeubles éclairés d'or défilaient, flous ; les rues étaient pleines de fêtards du samedi soir, hommes et femmes mollement enlacés. Le taxi franchit à toute allure un fleuve qui ne pouvait être que la Seine, et le temps d'un éclair, András se prit à imaginer qu'ils passaient le Danube, qu'il était de retour à Budapest, et que, dans quelques instants, il se retrouverait à l'appartement de Hársfa utca, où il n'aurait plus qu'à grimper l'escalier pour se glisser dans le lit auprès de Tibor. C'est alors que le taxi s'arrêta devant un grand immeuble gris et que le chauffeur sortit décharger ses bagages. András fouilla dans sa poche pour lui donner un pourboire, le chauffeur souleva son chapeau, prit les francs qu'András lui tendait et dit quelque chose qui sonnait comme *bocsánat* (« désolé », en hongrois) mais qui, András le comprit par la suite, signifiait « bonne chance ». Là-dessus la voiture démarra, l'abandonnant sur un trottoir du Quartier latin.

Chapitre 3

Le Quartier latin

József Hász habitait un immeuble de six étages en pierre de taille, doté de hautes fenêtres aux garde-corps ouvragés. Au dernier étage, elles brillaient de tous leurs feux, laissant échapper des bourrasques de jazz hot, cornet, piano, saxophone en chamaille. Comme András s'approchait de la porte pour sonner, il la trouva grande ouverte ; dans le hall d'entrée de l'immeuble, des jeunes femmes en fourreau de soie buvaient du champagne et fumaient des cigarettes à la violette. Sous leur regard indifférent, il traîna ses bagages à l'intérieur et les poussa contre le mur. La gorge nouée, il s'approcha de l'une d'entre elles et posa la main sur sa manche ; elle le considéra d'un œil faussement farouche et haussa un sourcil fardé.

– József Hász ?

La fille lui désigna de l'index le sommet de l'escalier en colimaçon.

– *Là-bas. En haut**, dit-elle.

Il tira sa valise et l'énorme caisse dans l'ascenseur et monta. Arrivé au dernier étage il découvrit une foule d'hommes et de femmes, nimbés de fumée et de jazz. À croire que tout le Quartier latin s'était donné rendez-vous chez József Hász. Laissant ses bagages sur le palier, András entra dans l'appartement et réitéra sa question sur le maître des lieux à une série de bambocheurs ivres. Après avoir déambulé dans un labyrinthe de pièces hautes de plafond, il se retrouva sur un balcon avec József lui-même, jeune homme

grand et délié, vêtu d'une veste en velours. Celui-ci le considéra de ses grands yeux gris, avec une perplexité où le champagne avait sa part, et lui posa une question en français en levant son verre.

András secoua la tête.

– J'ai le regret de vous dire qu'il va falloir me parler en hongrois, pour l'instant.

József plissa les yeux.

– Et qui êtes-vous donc, monsieur le Hongrois ?

– András Lévi, le Hongrois que votre mère annonce dans son télégramme.

– Quel télégramme ?

– Votre mère ne vous a pas télégraphié ?

– Oh bon Dieu, c'est vrai ! Ingrid me l'a dit !

József mit la main sur l'épaule d'András, puis, en se penchant par l'embrasure de la porte-fenêtre, il appela :

– Ingrid !

Une blonde en collant pailleté vint se camper sur le balcon, main sur la hanche. Ils échangèrent quelques mots en français, à la suite desquels elle tira de son justaucorps un télégramme encore sous enveloppe. József l'ouvrit, le lut, regarda András, le relut et éclata d'un rire inextinguible.

– Mon pauvre ami, s'exclama-t-il, j'étais censé vous attendre à la gare il y a deux heures !

– En effet, c'était prévu.

– Vous avez dû avoir envie de me tuer !

– J'étudie la question, répondit András.

Ses tempes battaient la mesure, ses yeux le piquaient, la faim lui retournait les entrailles. Il se rendait compte qu'il ne pourrait pas s'installer chez József Hász, mais il ne se voyait guère ressortir maintenant pour chercher un gîte.

– Enfin, pour le moment, vous vous êtes plutôt bien débrouillé sans moi. Vous voilà arrivé ici, où il y a assez de champagne pour

toute la nuit, et bien d'autres plaisirs pour qui veut les cueillir – à bon entendeur salut.

– Tout ce qu'il me faut, c'est un coin tranquille pour dormir. Donnez-moi une couverture et fichez-moi n'importe où.

– Un coin tranquille, j'ai bien peur qu'il n'y en ait pas ; il va vous falloir boire un verre, plutôt. Ingrid va vous servir, suivez-moi. »

Il entraîna András à l'intérieur, où il le confia à la jeune femme, laquelle dénicha la dernière flûte à champagne propre de l'immeuble, qu'elle remplit à ras bord du liquide pétillant. Quant à elle, elle se contenta de la bouteille ; elle porta un toast à András, lui donna un long baiser au goût de fumée et l'entraîna dans le grand salon où un pianiste faisait semblant de connaître *Downtown Uproar*, sur quoi les fêtards venaient de se mettre à danser.

Le lendemain matin, il s'éveilla dans un canapé sous une fenêtre, la tête entourée d'une combinaison de soie, le cerveau embrumé, la chemise déboutonnée, la veste roulée en boule sous sa nuque, des fourmis dans le bras gauche. Quelqu'un avait posé un édredon sur lui, ouvert les rideaux, et un cube de soleil lui dégringolait sur la poitrine. Il leva les yeux au plafond ; au milieu d'une rosace de plâtre fleurie, un lustre en laiton au socle cannelé s'épanouissait en rameaux porteurs d'ampoules flamme. Paris ! se dit-il en se redressant sur les coudes. La pièce était jonchée des reliefs de la fête, elle sentait le champagne renversé et les fleurs fanées. Il se souvenait vaguement d'un long tête-à-tête avec Ingrid, puis d'un concours de beuveries avec József et un Américain à la vaste carrure ; après, c'était le noir complet. On avait rentré sa valise, ainsi que la caisse destinée à József, et on les avait placées près de la cheminée. Quant au maître des lieux, il était invisible. András se laissa rouler au bas du canapé et, s'aventurant dans le couloir, trouva une salle de bains au carrelage blanc, où il se rasa devant le lavabo et prit un bain dans la baignoire à pieds de lion – l'eau chaude coulait directement du robinet. Il enfila ensuite sa seule

chemise propre, son pantalon et sa veste, et il était à la recherche de ses chaussures dans la grande pièce, lorsqu'il entendit la clef tourner dans la serrure. C'était Hász, qui apportait un carton de gâteaux ainsi que le journal. Il jeta la boîte sur un guéridon et observa :

– Déjà levé ?

– Qu'est-ce que c'est que ça ? répondit András en lorgnant le carton entouré d'un ruban.

– Ça, c'est pour soigner ta gueule de bois.

En ouvrant la boîte, András découvrit une demi-douzaine de pâtisseries encore chaudes nichées dans du papier de soie. Jusque-là, il avait refoulé l'idée même qu'il crevait de faim. Il dévora un pain au chocolat et la moitié d'un autre avant de penser à en offrir à son hôte, qui déclina la proposition en riant.

– Ça fait une éternité que je suis debout, moi. J'ai déjà déjeuné et lu les nouvelles. L'Espagne est un champ de ruines, la France refuse encore d'y envoyer des troupes. Mais deux reines de beauté s'affrontent pour le titre de Miss Europe, une ravissante brunette pour l'Espagne, Mlle de Los Reyes, et la mystérieuse Mlle Betoulinsky pour la Russie, dit-il en lançant le journal à András.

En première page, deux beautés lisses et polaires en robe du soir blanche regardaient le lecteur.

– Elle me plaît, la de Los Reyes, dit András. Quelle bouche !

– Elle a une tête de franquiste, répondit József. Moi je préfère l'autre.

Il défit son écharpe de soie orange et se carra dans le canapé, bras étendus contre le dossier incurvé.

– Non, mais regarde-moi dans quel état est cet appartement – et la bonne ne vient pas avant demain matin ! Il va encore falloir que je dîne en ville ce soir.

– Tu devrais ouvrir la caisse. Je suis sûr que ta mère t'envoie des douceurs.

– La caisse ! Je l'avais complètement oubliée !

Il alla la chercher dans le coin de la pièce et en fit sauter le couvercle avec un couteau à beurre. Elle contenait une boîte en fer avec des biscuits aux amandes, une autre avec des rugelach, une troisième où une linzertorte entière avait été casée de justesse ; un assortiment de sous-vêtements en laine pour l'hiver ; une pochette de papier à lettres avec des enveloppes libellées à l'adresse de ses parents ; une liste de cousins auxquels rendre visite ; une liste d'articles à procurer à sa mère (dont des articles de lingerie) ; des jumelles de théâtre neuves ; une paire de chaussures fabriquées sur mesure par son bottier de Váci utca, dont les talents étaient sans pair chez les cordonniers parisiens, expliqua József à András.

– Mon frère travaille chez un chausseur de Váci utca, risqua András, en nommant la boutique.

– Non, ça n'est pas le même, dit József avec un soupçon de condescendance dans la voix. (Il se coupa une tranche de linzertorte, qu'il déclara parfaite.) Tu es un chic type, Lévi, de m'avoir trimballé ces gâteaux à travers l'Europe, dit-il. Qu'est-ce que je peux faire pour te rendre la pareille ?

– M'expliquer comment m'établir ici.

– Tu es sûr de vouloir de mes conseils ? Je suis un bon à rien, moi, un libertin.

– Je n'ai malheureusement pas le choix, dit András. Je ne connais personne d'autre à Paris.

– Tant mieux pour toi, alors.

Pendant qu'ils dévoraient la tarte à même la boîte, József lui recommanda une pension juive et une boutique de fournitures d'art, ainsi qu'un club d'étudiants où il pourrait manger pour pas cher. Certes, lui-même ne le fréquentait pas, précisa-t-il (en général, il se faisait livrer ses repas par un restaurant du boulevard Saint-Germain), mais il avait des amis qui le trouvaient honnête. Quant au fait qu'András était inscrit à l'École spéciale et non aux Beaux-Arts, il le regrettait, car ils ne seraient pas camarades

d'études, mais ce n'était pas forcément plus mal pour András : il échapperait ainsi à sa mauvaise influence notoire. À présent que la question de l'établissement à Paris était réglée, n'aurait-il pas envie d'en griller une sur le balcon pour voir sa nouvelle ville ?

András traversa la chambre dans le sillage de József et sortit par les hautes portes-fenêtres. La matinée était froide, et le brouillard de la veille s'était mué en un crachin ténu ; le soleil brillait comme une pièce d'argent derrière une trame de nuages.

– Te voilà chez toi, dans la plus belle ville du monde. Ce dôme, là, c'est le Panthéon. Là-bas, c'est la Sorbonne. À gauche, c'est Saint-Étienne-du-Mont, et en te penchant par là, tu apercevras un tout petit bout de Notre-Dame.

Mains en appui sur la rambarde, András regarda, dépaysé, l'océan d'immeubles gris sous le froid rideau de brume, les cheminées attroupées sur les toits comme autant d'oiseaux bizarres, et la tache verte d'un parc esquissée derrière un bataillon de toits en zinc. Tout là-bas vers l'ouest, ses contours gommés par la distance, la tour Eiffel se dressait, son sommet se confondant avec le ciel. Entre lui et ce monument, il y avait des milliers de rues, de boutiques et d'êtres humains inconnus, sur un espace si vaste que la tour paraissait fluette avec sa dentelle de fer contre les nuées gris ardoise.

– Eh bien ? s'enquit József.

– Il y a de quoi faire, non ?

– Il y a de quoi s'occuper, en effet. D'ailleurs, il faut que je file dans quelques minutes. Je déjeune avec une Russe nommée Mlle Betoulinsky, dit-il en resserrant sa cravate avec un clin d'œil.

– Tu veux dire la fille d'hier soir, celle avec les paillettes ?

– Oh que non, dit József, son visage se fendant peu à peu d'un sourire. Ça, c'est un tout autre genre de donzelle.

– Si jamais tu en as une de trop…

– Pas question, mon cher. Il me les faut toutes, je le crains.

Il rentra dans le séjour, remit son écharpe en soie orange et enfila une veste vague en lainage gris fumée. Il s'empara de la serviette d'András, celui-ci récupéra sa valise, puis ils prirent l'ascenseur.

– J'aurais bien voulu t'accompagner à cette pension, mais je suis déjà en retard à mon rendez-vous, dit József, quand ils eurent sorti les bagages sur le trottoir. Mais tiens, voilà l'argent du taxi. Si, si, j'y tiens ! Et passe boire un verre un de ces jours, hein ? Raconte-moi comment tu te débrouilles.

Il lança une tape sur l'épaule d'András, lui serra la main et partit vers le Panthéon en sifflotant.

Mme V, propriétaire de la pension, possédait quelques mots de hongrois qui ne leur furent d'aucun secours, une foule de mots yiddish inintelligibles, mais aucune chambre vacante pour András. Elle réussit tout de même à lui faire comprendre qu'il pourrait passer la nuit sur le canapé du palier, à l'étage, s'il le souhaitait, mais qu'il aurait tout intérêt à sortir immédiatement se chercher un vrai gîte. Mal débarrassé des vapeurs de la nuit, András s'aventura par les rues du Quartier latin, et se retrouva au milieu d'étudiants artistement échevelés, avec cartables en toile, cartons à dessin, vélos, piles de tracts, boîtes de gâteaux, paniers à provisions et bouquets de fleurs. Il se sentait endimanché, provincial, dans ces vêtements mêmes dont il croyait qu'ils lui conféraient élégance et urbanité, une semaine plus tôt, à Budapest. Il s'installa sur le banc glacé d'un petit square minable pour chercher dans son glossaire comment dire « prix », « chambre », « étudiant », « combien ». Mais c'était une chose de comprendre ces mots, et une tout autre chose de tirer une sonnette et de s'enquérir d'une chambre en français. Il erra de Saint-Michel à Saint-Germain, puis de la rue du Cardinal-Lemoine à la rue Clovis, maudissant une fois de plus son inattention au cours de français, couvrant un minuscule carnet de son écriture minuscule pour y consigner l'adresse de diverses *chambres à louer**. Avant même d'avoir rassemblé le courage de

tirer la moindre sonnette, il se sentit épuisé ; peu après la tombée de la nuit, il se replia vers la pension, vaincu.

Cette nuit-là, tandis qu'il s'efforçait de trouver une position confortable sur le canapé vert du palier, des jeunes gens venus des quatre coins d'Europe discutèrent, se querellèrent et burent bien au-delà de minuit. Aucun d'entre eux ne parlait hongrois, aucun n'eut l'air de s'apercevoir qu'il y avait un nouveau venu parmi eux. Dans d'autres circonstances, il se serait peut-être levé pour se joindre à eux, mais il était tellement fatigué qu'il pouvait tout juste se tourner sous la couverture. Le canapé, meuble grêle et mal capitonné, aux accoudoirs en bois, lui semblait un véritable instrument de torture. Les jeunes gens enfin couchés, des rats sortirent des lambris pour se lancer dans de nocturnes rapines ; ils coururent jusqu'au bout du couloir et volèrent le pain qu'il avait mis de côté au dîner. L'odeur des souliers moisis, des hommes mal lavés, et du graillon le hanta jusque dans ses rêves. Lorsqu'il se réveilla, courbatu et épuisé, il décida qu'une nuit suffisait. Il écumerait le quartier ce matin même et se renseignerait à la première pancarte annonçant une chambre à louer.

Rue des Écoles, près d'une petite place pavée où se dressait un vaste marronnier, il trouva un immeuble affichant le panneau désormais familier : « *Chambre à louer** ». Il frappa à la porte rouge et croisa les bras, tentant d'ignorer la montée d'anxiété dans sa poitrine. La porte s'ouvrit et une petite femme trapue aux sourcils épais, la bouche réprobatrice, s'y encadra. Elle portait des lunettes à monture noire, qui lui faisaient des yeux minuscules et lointains, ceux d'une autre femme, plus petite. Ses cheveux gris frisés étaient aplatis d'un côté, comme si elle sortait d'une sieste dans une bergère à oreilles. Poing sur la hanche elle le dévisageait. Rassemblant tout son courage, il expliqua en trébuchant copieusement sur les mots ce qu'il cherchait, non sans lui désigner le panneau à la fenêtre.

La concierge comprit. Elle lui fit signe de la suivre dans un étroit couloir carrelé qui menait à un escalier en colimaçon, éclairé

par une faîtière. Lorsqu'ils ne purent plus monter plus haut, elle l'entraîna au bout d'un nouveau corridor, jusqu'à une chambre de bonne tout en longueur, dotée d'un lit en fer, d'une cuvette en faïence sur une sellette, d'une table, et d'une chaise en bois peinte en vert. Deux tabatières donnaient sur la rue des Écoles, l'une ouverte, sur la corniche de laquelle un nid abandonné contenait les restes de trois œufs bleus. Dans la cheminée, il y avait une grille rouillée, une fourchette cassée, une croûte de pain antédiluvienne. La concierge haussa les épaules et annonça un prix. András se creusa la tête pour retrouver les chiffres français, puis proposa la moitié. La concierge cracha par terre, tapa des pieds, l'incendia en français, puis finit par accepter son offre.

Ainsi commença sa vie parisienne. Il avait une adresse, une clef en laiton, une vue. Sa vue, comme celle de József, comprenait le Panthéon et le pâle clocher de Saint-Étienne-du-Mont. De l'autre côté de la rue, c'était le Collège de France, et bientôt, il saurait s'y référer pour situer son immeuble : *34, rue des Écoles, en face du Collège de France*. À deux rues de là, c'était la Sorbonne. Et plus loin, sur le boulevard Raspail, se trouvait l'École spéciale d'architecture, où les cours commençaient lundi. Une fois qu'il eut nettoyé la chambre de fond en comble et rangé ses vêtements dans un cageot à pommes, il compta son argent et se fit une liste de provisions. Il descendit dans les boutiques du quartier et s'offrit un pot de confiture de groseilles, une boîte de thé bon marché, une boîte de sucre, une passoire, un sachet de noix, un petit pot de beurre, une longue baguette, et – seule folle dépense – une minuscule pépite de fromage.

Quel plaisir de faire tourner la clef dans la serrure, d'ouvrir la porte de sa chambre à soi ! Il plaça les provisions sur le bord de la fenêtre et étala ses fournitures de dessin sur la table. Puis il s'assit, tailla un crayon avec son couteau, et crayonna la vue sur le Panthéon au recto d'une carte vierge. Au verso, il écrivit sa première missive

de Paris. *Cher Tibor, j'y suis ! J'ai déniché une déplorable chambre sous les toits, c'est tout ce que j'espérais. Lundi les cours débutent. Hourra.* Liberté, égalité, fraternité*! Bons baisers, András*. Il ne lui manquait plus qu'un timbre. Il songea à en emprunter un à la concierge, sachant qu'il y avait une boîte aux lettres au coin de la rue. Comme il essayait de se rappeler son emplacement précis, il revit l'enveloppe cachetée à la cire, au chiffre de Mme Hász mère : il avait oublié sa promesse ! La missive à C. Morgenstern, rue de Sévigné, était encore dans la valise. Il sortit celle-ci de sous le lit, redoutant presque que la lettre ait disparu, mais elle se trouvait toujours dans la poche où il l'avait glissée, son cachet intact. Il dégringola l'escalier pour frapper chez la concierge, et, à l'aide de son glossaire et de toute une série de gestes signifiant l'urgence, lui quémanda deux timbres. Après quelques tâtonnements, il repéra la *boîte aux lettres** et y mit la carte destinée à Tibor. Puis, imaginant le plaisir d'un vieux monsieur à la chevelure argentée, au courrier du lendemain, il glissa la lettre de Mme Hász dans l'obscurité anonyme de la boîte.

Chapitre 4

L'École spéciale

Pour se rendre à l'École, il lui fallait traverser les jardins du Luxembourg, longer le palais ouvragé, le grand bassin et les parterres, avec leur profusion de gueules-de-loup et de soucis. Des enfants faisaient voguer leurs élégants voiliers, et András pensa avec une fierté indignée aux petits bateaux bricolés qu'il poussait avec ses frères sur le réservoir de la scierie, à Konyár. Il y avait des bancs verts et des tilleuls impeccablement taillés, un manège avec des chevaux de bois aux couleurs vives. À l'autre bout du parc, il distinguait comme un hameau de maisons de poupées en planches, puis en s'approchant, il entendit bourdonner des abeilles. Penché sur l'essaim, un apiculteur au visage protégé par un masque grillagé effectuait une fumigation.

András prit la rue de Vaugirard, bordé de boutiques de fournitures pour le dessin, de cafés étroits et de bouquinistes, et déboucha sur le large boulevard Raspail aux façades majestueuses. Déjà, il se sentait un peu plus parisien qu'à son arrivée. La clef de sa chambre en sautoir autour du cou, un exemplaire de *L'Œuvre* sous le bras, il avait noué son écharpe comme József, et portait sa serviette de cuir en bandoulière à la façon des étudiants du Quartier latin. Sa vie à Budapest, son emploi au journal *Passé et Avenir*, sa chambre de Hársfa utca, le tintement familier de la cloche du tramway, tout cela semblait désormais appartenir à un autre univers. Avec un pincement de nostalgie inattendu, il se